

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



L'avenir de l'Eglise réformée vaudoise

L'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud connaît un certain nombre de problèmes, en particulier une baisse des vocations pastorales et une diminution progressive de son enveloppe budgétaire, liée à un rééquilibrage avec l'Eglise catholique. En outre, une partie croissante – pour le moment – de la population n'a plus guère, ou plus du tout, de relations avec l'Eglise.

Dans son «Rapport non décisionnel au Synode concernant les dotations», du 4 mars 2017, le Conseil synodal propose que l'Eglise réagisse en «changeant de posture», en se tournant davantage vers l'extérieur et en consacrant une part importante de ses moyens à créer de nouveaux liens avec ceux qui ne la reconnaissent plus.

Dans le but de réorganiser ses forces, il envisage de déterritorialiser l'Eglise, de diminuer le nombre de cultes dominicaux, de réduire en proportion le nombre des églises utilisées à cette fin. Les autres églises seront utilisées pour des actions sociales et culturelles, voire abandonnées à des activités sans rapport avec leur vocation première. Il veut renforcer les compétences des régions et remplacer peu à peu les pasteurs paroissiaux par des *staffs* de pasteurs régionaux spécialisés. Il prévoit enfin de flexibiliser le catéchisme en le déconnectant du «carcan» du rythme scolaire.

Il affirme et répète qu'il n'envisage nullement de supprimer les paroisses. Nous en prenons acte. Il reste que les mesures envisagées amoindrissent de plusieurs manières le rôle, le sens et la substance même de la paroisse. *Volens nolens*, elles s'inscrivent idéalement dans la ligne dure de la réforme «Eglise à venir», qui prévoyait à l'origine de priver les paroisses de la personnalité juridique garantissant leur autonomie.

C'est commettre un abus de pouvoir à l'égard des paroissiens que de traiter leur paroisse comme un simple élément modulable d'organisation à la libre disposition du Conseil synodal et du Synode. Car les paroisses constituent une réalité communautaire qui, pour beaucoup, est essentielle dans leur vie de foi. Les cultes réguliers, avec les prières, les baptêmes, la sainte Cène et les fêtes qui rythment l'année, les activités sociales qui s'en inspirent, les liens d'estime et d'amitié qui s'y nouent, les rencontres entre générations, les relations avec les autorités communales, les collaborations avec les paroisses voisines, l'attachement matériel que maint fidèle éprouve à l'égard de tel lieu de culte, de la beauté de son architecture, des couleurs de tel vitrail, de la patine du mobilier, de telle odeur même, éveillant mille souvenirs et autant de liens impercep-

tibles, tout cela structure et apprivoise la pratique de la foi et la met à la portée du croyant ordinaire, ni très croyant, ni très savant, ni très héroïque. Les paroisses fonctionnent plus ou moins bien, certes, mais dans notre monde fragile et désabusé, ce qu'elles arrivent à faire, semaine après semaine, appelle toute notre reconnaissance.

Les présenter comme statiques et peu ouvertes aux non-croyants est inexact et offensant. De même, il est excessif d'affirmer dogmatiquement que la société, de «solide» qu'elle était, est devenue «liquide». Sans être fausse, l'affirmation mériterait d'être nuancée par tout ce qui reste de solide, résiste à la liquéfaction, voire reconstruit ce qui s'était défait. La société n'était pas si solide autrefois, elle n'est pas si liquide aujourd'hui. Coïncidence, on trouvera dans ce même numéro de *La Nation* un article de M. Jacques Perrin, *Le peuple change, la mission reste*, qui traite de cette même question dans le domaine politique.

Dans tous les cas, l'Eglise apporterait un contre-témoignage catastrophique en s'obligeant à devenir «liquide» à son tour. La situation actuelle lui donne au contraire l'occasion rêvée de toucher les indifférents, et peut-être même certains de ses adversaires, par l'exemple de son invariable solidité, fondée sur le roc de la Parole.

Et quel système va prendre la place de cette structure paroissiale, humanisée par un long usage et personnalisée par le ou les pasteurs responsables? Il y a tout lieu de craindre qu'il soit inspiré du *new public management*: technocratie sur le fond et disciplinaire dans la forme. La transformation des ministres du saint Evangile en «employés», l'importance centrale que prend l'office des ressources humaines, les conflits de travail à répétition qui entachent la réputation de l'Eglise, l'extension constante des textes réglementaires font penser que cette crainte n'est pas absurde.

Le Conseil synodal veut, selon ses propres termes, remplacer l'«Eglise de tradition» par une «Eglise de conviction». Il parle ailleurs de remplacer une «Eglise de propositions» par une «Eglise de liens». Entendez: remplacer une Eglise qui ouvre certes la porte, mais reste à l'intérieur, par une Eglise qui se porte au-delà d'elle-même, à la rencontre des non-croyants, sans crainte de recourir à leurs références plutôt qu'aux siennes.

On nous présente comme une évidence la caducité de l'Eglise tradition-

nelle, axée sur la stabilité, les rites, la transmission du savoir, la régularité des cultes et des fêtes, la fidélité et la mémoire. Pour la remplacer, on prône, comme une autre évidence, une Eglise hors-sol, ouverte au monde et attentive aux «changements de paradigmes», propre à nous libérer des contraintes de la routine, qui valorise les accroches événementielles et prône la «créativité» en lieu et place de la rigueur obsolète du dogme.

Cette vieille opposition entre l'institutionnel et l'existentiel est un non-sens. Elle est mortifère non seulement pour les paroisses, mais pour l'Eglise tout entière. Car la tradition, collective et durable, et la conviction, qui est individuelle, ont intimement besoin l'une de l'autre. La conviction ne peut se former et se maintenir qu'en s'appuyant constamment sur la tradition, qui l'inspire et la nourrit.

Inversement, la conviction, si ce mot désigne bien la foi assumée et agissante, réchauffe la tradition. Elle l'anime, l'enrichit des nouvelles expériences bonnes ou mauvaises. C'est elle qui donne au croyant l'envie et la force de continuer à transmettre ce qu'il a reçu.

Et comment prier, et surtout prier ensemble, s'il n'existe pas de tradition liturgique? Comment enseigner les enfants, les jeunes – et les autres – sans disposer d'un ensemble d'affirmations stables, c'est-à-dire traditionnel, pour le transmettre aussi fidèlement que possible? Et comment comprendre les Ecritures sans se référer à deux mille années de tradition exégétique?

La tradition nous protège aussi contre nous-mêmes. En l'enracinant dans le temps long, elle soustrait la réflexion théologique aux effets de la mode philosophique ou éthique du moment. Privés de cet équilibre, le théologien, mais aussi le simple croyant, sont presque inévitablement condamnés à se plier à l'idéologie dominante.

Cette idéologie est aujourd'hui individualiste, hédoniste et technicienne. Elle ne prépare pas vraiment à recevoir l'idée d'une communauté surnaturelle fondée sur l'incarnation, la mort et la résurrection du Fils, vrai homme et

vrai Dieu. Il n'empêche que si l'on veut créer un «lien» vrai avec les indifférents et les non-croyants, il faut commencer par s'identifier et faire connaître nos «propositions». Et les propositions de l'Eglise, même dans une société liquide, c'est d'abord la proclamation sans équivoque des formules les plus déroutantes de la foi chrétienne, les plus folles aux yeux des hommes, celles du Décalogue, du sommaire de la loi, du sermon sur la montagne et des grands symboles de la foi. A ne pas proclamer d'emblée ces faits centraux sous prétexte de nouer davantage de liens, la prédication chrétienne se fait mensongère et manipulatrice. Il faut courir le risque de se faire dire: «Nous t'entendrons là-dessus une autre fois.»

On ne peut tout dire dans un seul article. Mentionnons juste, pour le déplorer, le fait qu'on n'envisage jamais l'idée d'un traitement différencié selon les paroisses. Nous pensons en particulier aux paroisses de Lausanne, qui souffrent de problèmes spécifiques¹ que ne connaissent pas les autres paroisses et qu'il convient donc de traiter à part.

En ce qui concerne la relève pastorale, nous regrettons sincèrement le blocage du Conseil synodal à l'égard de la Haute école de théologie. Il serait possible, pourtant, d'y trouver des jeunes pasteurs bien formés, désireux de s'engager et fort éloignés des caricatures commodes que certains se font des milieux évangéliques.

Le Rapport n'évoque pas non plus la possibilité de confier à de simples paroissiens, formés à cette fonction, la responsabilité de présider des offices (je ne parle pas de cultes) en l'absence d'un pasteur consacré.

La Nation reviendra sur ces points et sur quelques autres dans ses prochaines livraisons. En attendant, posons nous tout de même une question fondamentale: au fond, de quoi parlons-nous? En d'autres termes, quel est le projet? Car si l'on sait, en gros, ce qu'on va démolir, ce qu'on va abandonner, ce qu'on va vendre, on continue d'ignorer ce que seront, concrètement, sur le terrain, la nouvelle «posture», les nouveaux «liens», les nouvelles «convictions».

Olivier Delacrétaz

¹ Sur ce point, nous avons lu avec intérêt les critiques et propositions du pasteur Jean-François Ramelet: «Projet 2017, Vers une Eglise fraternelle, audacieuse et rayonnante à Lausanne».

Juvenilia CXXX

Passion selon saint Jean de Bach à l'église de Saint-Laurent. Pour les étudiants qui prennent place derrière moi, c'est manifestement une première. Après s'être inquiété de la durée de l'œuvre et

consulté le programme, l'un d'eux commente: «Au fond, Pilate est un démocrate: d'abord il fait voter le peuple et à la fin il se fait tacler.»

J.-B. R.

Le grand basculement

La qualification d'Emmanuel Macron et Marine Le Pen pour le second tour de l'élection présidentielle française le 7 mai constitue un événement politique suffisamment important pour que nous y consacrons quelques lignes. Commençons par des commentaires «politiciens» à court terme, avant de passer à des considérations «politiques» à plus long terme.

Victoire à la Pyrrhus?

A court terme, M. Macron sera probablement le prochain président de la République française. Il faut commencer par s'incliner bien bas devant la maestria du prestidigitateur Hollande. Se sachant totalement déconsidéré – il n'est rien de moins que le président le plus impopulaire (jusqu'à présent) de la V^e République – et sans aucune chance d'être réélu (au point qu'il a même dû renoncer à se présenter), Hollande est parvenu en quelques mois – avec toute l'aide des médias il est vrai – à créer *ex nihilo* un clone de lui-même («Macron, c'est moi», a-t-il avoué) en la personne d'un gamin de même pas 40 ans, énarque, banquier chez Rothschild, pur technocrate ne s'étant jamais présenté à aucune élection, et à faire de ce clone

un candidat crédible pour lui succéder à la présidence de la République. Chapeau l'artiste!

Quant à Marine le Pen, elle se qualifie pour le second tour malgré un score plus bas que celui qui lui a été promis par les sondages pendant de longs mois. Pour se consoler, elle pourra considérer les éléments suivants: le FN dépasse pour la première fois 20% de voix à l'élection présidentielle; Marine le Pen a obtenu 7,7 millions de voix, soit près de 3 millions de voix de plus que son père en 2002 et près d'un million de voix de plus que lors des élections régionales de 2015, son précédent record; elle est créditée de 35 à 40% des voix au deuxième tour, soit plus du double de son père en 2002; le FN va décupler son nombre de députés à l'Assemblée nationale (passant de 2 à plus de 20).

Signes des temps: Macron n'a pas pu refuser le débat de l'entre-deux-tours comme Jacques Chirac l'avait fait en 2002; Jean-Luc Mélenchon, socialiste «canal historique», n'a pas été contraint d'appeler à voter pour le libéral Macron «pour faire barrage au Front National»; les syndicats n'ont pas appelé à manifester «contre la bête immonde»; les troubles à l'annonce du

résultat du premier tour ont été anecdotiques. Rien à voir avec la «quinzaine de la haine» de 2002.

La probable élection de M. Macron ne sera-t-elle pas une victoire à la Pyrrhus? Cela dépendra beaucoup du résultat des élections législatives du mois de juin, qui s'annoncent difficiles pour un homme officiellement sans parti. A moins que le PS – ou ce qu'il en reste – se range en bloc sous la bannière de Macron. La mue serait alors complète: *En Marche!* serait alors le nouveau nom d'un PS délesté de ses «frondeurs» trop socialistes au goût de Bruxelles. Un peu comme, il y a vingt ans, le *New Labour* de Tony Blair.

Le grand basculement

A plus long terme, l'élimination simultanée des deux grands partis de gouvernement, qui ont alternativement occupé le pouvoir en France depuis une quarantaine d'années, semble être bien davantage qu'un simple accident de parcours: un déplacement de l'axe fondamental structurant la politique en Occident depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Depuis dix ou vingt ans suivant les pays, le clivage essentiellement économique hérité de la Guerre froide – gauche socialiste contre droite libérale – semble progressivement céder la place à un clivage plus politique: souverainisme contre mondialisme, incarnés

dans cette élection par Marine Le Pen et Emmanuel Macron.

Une autre grille d'analyse, plus philosophique, partiellement incompatible avec la précédente, voit dans l'émergence des partis populistes en Europe, à nouveau depuis dix ou vingt ans selon les pays, la renaissance d'un certain conservatisme qui avait disparu comme force idéologique pendant la Guerre froide: nous aurions aujourd'hui une gauche socialiste, un centre libéral et une droite conservatrice. Cela également décrit assez bien le positionnement des quatre principaux candidats au premier tour: une gauche non libérale et progressiste (Mélenchon), un centre libéral avec une aile progressiste (Macron) et une aile plutôt conservatrice (Fillon), une droite non libérale et plutôt conservatrice (Marine Le Pen).

Que Marine Le Pen gagne ou perde le second tour, l'examen des reports de voix dont elle bénéficiera montrera quel est le nouveau clivage structurant de la politique en France (voire au-delà). Si elle reçoit plus de voix de Mélenchon, le clivage souverainisme contre mondialisme s'en trouvera validé. Au contraire, si elle reçoit plus de voix de Fillon, c'est l'axe conservatisme contre progressisme qui s'en trouvera validé. Réponse dans une semaine!

Denis Ramelet

Lausanne, promenades littéraires

Les Vaudois des petites villes, des bourgs et des villages n'apprécient pas Lausanne. Ils ne s'y rendent que pour des raisons professionnelles ou pour d'autres obligations indispensables. Il faut bien dire que les édiles de la capitale ne favorisent pas l'accès en ville des voitures, et que les légendes sur les dealers omniprésents, les agressions nocturnes ou les dangers de la Riponne ont la vie dure. Même si, vue des quais de Morges par exemple, la ville de Lausanne n'a rien pour séduire, elle a néanmoins ses charmes, un certain nombre de beaux bâtiments, notamment de la première moitié du XX^e siècle, ses coins tranquilles, ses parcs bien soignés, ses cafés légendaires. Il suffit de s'y promener et de lever la tête de son smartphone...

Une autre façon d'apprécier les aspects méconnus et sympathiques de la capitale consiste à se plonger dans un ouvrage récent, *Lausanne, Promenades littéraires* (Ed. Noir sur Blanc): vous parcourrez la ville sans sortir de votre fauteuil, en suivant les itinéraires préparés par Daniel Maggetti, Stéphane Pétermann et leurs collaborateurs. Certaines de ces promenades montrent les lieux hantés par des écrivains: Cingria, Simenon, Anne Cuneo, Chessex, Vinet, Ramuz, Benjamin Constant; d'autres itinéraires sont thématiques: les hôtels,

les cafés, la bande dessinée, les spectacles, les polars, les églises, l'humour, les jardins publics... Au haut de chaque page, dans un bandeau coloré, les étapes sont indiquées, à la façon du guide touristique, précédées d'un plan schématique pour s'orienter. Puis l'espace principal est consacré aux textes littéraires eux-mêmes, introduits chaque fois par une brève explication qui donne le contexte et le rapport avec le lieu. Les styles, les inspirations, les contenus sont des plus variés, on s'en doute, mais les coins de Lausanne sont partout présents, avec leurs attraits mais aussi les remarques parfois corrosives qu'ils ont suscitées.

Le propos est, à quelques exceptions près, résolument contemporain. Les descriptions classiques de Lausanne, celles de Voltaire, Gibbon, Victor Hugo, Juste Olivier ou Martin du Gard, sont absentes ou n'apparaissent qu'allusivement. L'essai de Jean-Louis Kuffer, *Impressions d'un lecteur à Lausanne* (Campiche, 2007) ou les recueils plus anciens ne sont donc pas remplacés. Mais on soulignera ici la mise en page originale, les dessins frais et malicieux de Fanny Vaucher, le choix iconographique qui s'adapte parfaitement aux textes. Le nombre d'auteurs cités, notamment dans les chapitres thématiques, en tout pas loin d'une centaine, implique que chaque extrait est court, parfois trop court. Cela invite à lire les auteurs dont les passages ont séduit: sans doute est-ce là l'un des buts d'Isabelle Falconnier, initiatrice de l'ouvrage.

Ce recueil, fruit d'une collaboration entre le Centre de recherches sur les lettres romandes, la Ville de Lausanne et les Editions Noir sur Blanc, honore notre ville et la rend sympathique et humaine. Venez la visiter et, pourquoi pas, faites-le avec le volume en main!

Yves Gerhard

Mme Juliette Rod

Il y a bien longtemps, dans les années soixante, peut-être même en 1959, on pouvait voir un samedi matin de fin mai, dans les bois du Jorat, une équipe de messieurs d'âges divers dont le pas élané, le clair regard et le verbe haut dénotaient immédiatement le mépris naturel de la démocratie parlementaire. Tout ce petit monde se dirigeait d'un pas sûr vers la vallée de la Broye. On arrive à Hermenches, et on s'apprête à pique-niquer. Il pleut, et on a déjà marché une quinzaine de kilomètres, parfois dans l'herbe mouillée. Mais Mme Rod est là, comme si elle nous attendait, nous les inconnus de la ville qui ne la connaissons pas non plus.

– Venez donc vous mettre à l'abri dans la menuiserie! Vous pourrez manger au sec.

C'est ainsi que ça a commencé. Et année après année, la même équipe, où le temps assurait le remplacement des aînés par des forces plus jeunes, a été reçue à Hermenches, non seulement avec une cordialité de bon aloi, un franc sourire, une discrétion exemplaire, mais bientôt avec force thermos de café et vieilles eaux-de-vie. A-t-elle jamais su,

Mme Rod, qui nous étions? Son hospitalité, renouvelée jusqu'à l'an dernier, s'accordait avec l'absence de toute présentation. Le nom de Me Regamey lui disait peut-être quelque chose, comme celui du pasteur Hentsch, ou de MM. de Blonay... elle n'en laissait rien paraître.

C'est dans la pittoresque église de Syens que son service funèbre fut célébré, le 23 mars dernier. Tout le monde était là, bien sûr, et en particulier non seulement de nombreux patoisants, mais une chorale patoisante. Nous eûmes le plaisir d'entendre un bel hommage en patois et d'apprendre à cette occasion que «notre Juliette» avait reçu des patoisants du Cercle de Forel un diplôme d'honneur quelques heures avant sa mort. Le pasteur, inspiré, a médité le fameux texte de l'Écclésiaste: «Il y a un temps pour naître et un temps pour mourir, il y a un temps pour aimer et un temps pour haïr...» Mais Juliette Rod n'a jamais haï personne, sauf peut-être ceux qui n'aiment pas les chevaux, car les chevaux étaient sa passion... avec le patois.

Daniel Laufer

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Entretiens du mercredi

Ces entretiens ont lieu le mercredi à 20h00 dans nos locaux de la place Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne. Ils sont publics. L'entrée est gratuite.

3 mai: **Le Pays d'Enhaut**, avec M. Pierre-Yves Lador, auteur d'un récent ouvrage sur le sujet

10 mai: **Pas d'entretien**

17 mai: **Souveraineté alimentaire, souveraineté politique et engagement personnel en 2017: quelles perspectives pour la génération montante?** avec M. Maximilien Stauber, docteur en droit

www.ligue-vaudoise.ch/mercredi

Le peuple change, la mission reste

Le président Erdoğan aurait exigé des Turcs : « Ne faites pas trois enfants, faites-en cinq, vous êtes l'avenir de l'Europe! »

Pendant ce temps, *24 heures* publiait un article de M. Philippe de Vargas dont l'incipit disait : *A moins d'un sursaut salutaire, la faible natalité de notre pays le condamne à une prochaine disparition. Certes notre territoire sera toujours habitée, mais par une population en forte majorité différente par ses gènes, ses traditions, ses valeurs, voire sa langue.*

M. de Vargas parle de la Suisse; le Pays de Vaud n'est pas mieux loti.

La Ligue vaudoise lutte pour le bien commun vaudois. Le pays existe bel et bien, il a une histoire, un territoire, des frontières, des autorités. Que signifie se soucier de la survie d'un pays dont la population autochtone diminue fortement et sera peut-être « remplacée » par plusieurs autres « ethnies »? Le plus dur est de répondre en se gardant de sentiments tels que la peur, la nostalgie ou le ravissement devant le « métissage ».

Les statistiques démographiques confirment ce que notre âge (mûr) nous a donné à voir durant des années.

Naguère et maintenant

A la fin des années cinquante du siècle dernier, sur La Côte, les Vaudois vivaient presque entre eux. Quelques paysans bernois s'étaient établis aux environs d'Aubonne, donnant des syndic appréciés. A Saint-Prex, depuis 1913, la verrerie employait des verriers fribourgeois de Semsales. Dans les bals, des bagarres opposaient les agriculteurs vaudois protestants aux « étrangers », les *dzodzets*, auxquels un quartier de maisons ouvrières était réservé sur les hauts du village où une église catholique avait été bâtie.

Puis les Italiens étaient arrivés; le père du soussigné en employait quelques-uns dans sa petite entreprise. Le soussigné lui-même, âgé de cinq ans, souhaitait exercer le métier d'*Italien sur l'autoroute*. Celle-ci était alors en construction près de chez lui. Dans notre classe d'école

enfantine, une petite Espagnole timide jusqu'au mutisme, prénommée Pilar, aux tresses et au regard d'un noir profond, suscitait la curiosité par son étrangeté. Il fallait visiter l'aéroport de Cointrin pour croiser un ou deux Africains.

Cinquante ans plus tard, dans les rues des bourgs et des villages, on entend l'anglais des *expats*, le portugais, l'albanais, le turc. L'accent vaudois est l'apanage des vieux. A l'école, les origines sont fort diverses; sur les listes, les patronymes vaudois sont minoritaires.

Dans l'entreprise paternelle reprise par notre frère, les employés sont des Kosovars, des Portugais, des frontaliers français, dont certains ressortissants colorés d'anciennes colonies.

Aujourd'hui, les personnes âgées « de souche » (elles existent!), contraintes d'emprunter le M2 lausannois, se demandent dans quel pays elles vivent. Le plus étonnant n'est pas la diversité, mais le fait que toutes les nations de la Terre y communient dans le jeans, le smartphone, le piercing et le tatouage tribal. L'exotisme se limite à quelques foulards et aux vêtements étonnants de dames probablement érythréennes. Un sport populaire comme le football, qu'il s'agisse du Lausanne-Sports ou des petits clubs de campagne, témoigne de la « diversité ».

Le déficit démographique est commun à tout l'hémisphère nord. Seule la première génération d'immigrés fait plus d'enfants que la moyenne. La population croît très vite en Afrique. Au XIX^e siècle, il y avait deux Européens pour un Africain. Il y aura bientôt trois Africains pour un Européen.

Les causes

Quelles sont les causes du déséquilibre?

Quand une personne ayant commis une faute accumule les excuses, aucune ne nous convainc. Il en va de même en matière de causalité. Si les causes d'un

phénomène sont trop nombreuses, son explication s'obscurcit. La sagesse nous incline alors à reconnaître que nous ne savons pas.

M. de Vargas mentionne plusieurs raisons de la dénatalité helvétique: avec l'introduction de l'AVS, il n'a plus été nécessaire d'investir pour ses vieux jours en faisant des enfants; maintenant ceux-ci

Tenir le cap, c'est remplir les missions de toujours, celles qui sont en notre pouvoir.

coûtent cher, ils empêchent les conjoints de jouir de la prospérité, d'avoir des « plages de loisir », d'exercer chacun une profession. M. de Vargas préconise d'augmenter les allocations familiales et de diminuer la pression fiscale sur les familles nombreuses.

Les causes qu'allègue M. de Vargas ne sont pas absurdes, mais on peut en citer d'autres: l'accès facilité à la contraception, une tolérance face à l'avortement très marquée en terre vaudoise, et surtout le changement de position de la femme dans la société. L'égalité provoque ce que Michel Houellebecq a appelé « l'extension du domaine de la lutte ». Les individus des deux sexes deviennent des concurrents à tous les points de vues et n'assument plus des rôles distincts dans la communauté familiale dont le chef n'existe plus. L'autonomie professionnelle et financière est désormais l'objectif principal des « partenaires ». Ceux-ci sont écrasés par leur « job passionnant » et la nécessité de parvenir. Que de jeunes hommes et femmes dans notre entourage demeurent célibataires, « en couple » sans enfants ou épuisés par un divorce! Concilier vie professionnelle et vie de famille est au-delà des forces de beaucoup. Certaines personnes restent seules, non qu'elles soient contrefaites, pauvres ou stupides, mais parce qu'elles n'ont pas le temps de trouver chaussure à leur pied. Les jeunes femmes jolies et diplômées font peur aux mâles.

Il semble aussi qu'un certain nihilisme entraîne la dénatalité. La religion du « croissez et multipliez! » ne fait plus recette. La culpabilité liée aux ravages causés par les guerres mondiales et les

régimes totalitaires ont liquéfié les nations: Allemagne, Italie, Japon, ainsi que toutes les *terres de sang* de l'Est européen, ont les taux de fécondité les plus bas, y compris la Pologne catholique, mais ceux-ci ne sont guère meilleurs chez les vainqueurs et les pays neutres, ce qui rend l'explication peu convaincante. Aucune nation occidentale n'atteint les 2,1 enfants par femme, seuil du renouvellement; c'est l'immigration qui comble les vides.

Nous ne parvenons pas à élucider le mystère. Les mouvements démographiques s'inversent brutalement sans qu'on sache pourquoi. Aujourd'hui, la population mondiale augmente encore surtout en Afrique et dans certains pays musulmans. Elle pourrait bientôt chuter partout, à la grande joie des disciples écologistes de Malthus. Appliquer une politique volontariste en matière de naissances autochtones serait-il efficace? Ne nous opposons-nous pas à des forces indomptables? Il ne suffit pas de claquer des doigts pour restaurer la confiance dans l'avenir, condition de la natalité.

Nos tâches

Revenons à la question de départ. Que faire lorsque se produit dans le pays que nous aimons un changement rapide de population? « Rapide » est le mot essentiel. Nos capacités d'assimilation paraissent dépassées. Seuls la crête du Jura, les Alpes et les ciels lémaniques à la Holdler ne bougent pas trop. Il faut tenir le cap dans la tempête.

Tenir le cap, c'est remplir les missions de toujours, celles qui sont en notre pouvoir: faire connaître et aimer l'histoire vaudoise aux nouveaux venus; l'enseigner; transmettre la langue française; infuser notre art de vivre; conserver ce que le peuple vaudois, ses artistes et ses politiques ont réussi à faire de bien (c'est énorme); empêcher les migrants de constituer des communautés fermées; éviter les conflits religieux; rester maîtres sur notre territoire; ne pas se soumettre à un pouvoir étranger.

Jacques Perrin

Les dentistes enrégimentés?

Inlassablement, M. le conseiller d'Etat Maillard, avec la bénédiction du gouvernement de gauche, progresse dans son grand dessein d'étatisation de l'économie vaudoise de la santé, profitant de toute circonstance pour franchir une nouvelle étape ou préparer la suivante. Suspectait-on des frottements dans les relations du travail au sein des EMS? Il a obtenu un large droit de regard des services officiels sur la gestion du personnel de tous ces établissements dès lors qu'ils sont dits d'intérêt public. Conçoit-on des doutes sur l'opportunité, pour les cliniques privées, de se procurer des équipements techniques de pointe, qui pourraient concurrencer ceux des hôpitaux publics? Il a imposé le contrôle et le rationnement de ces achats par l'Etat – devenu juge et partie – au mépris de la liberté d'entreprendre. Entend-on des rumeurs de dysfonctionnement de la collaboration entre médecins privés opérant à l'Hôpital de la Broye? Voici les praticiens indépendants rattachés aux hôpitaux

régionaux menacés d'une sévère mise au pas.

Maintenant, notre *imperator* de la santé saisit l'occasion fournie par une initiative populaire proposant une assurance obligatoire et largement subventionnée des soins dentaires, qui coûterait quelque 300 millions à l'Etat. Il pourrait en recommander le rejet; il préfère bien sûr présenter un contreprojet moins onéreux (environ 40 millions tout de même) prévoyant:

- l'enrôlement des gynécologues et des pédiatres pour renforcer la détection précoce des risques;
- des examens dentaires gratuits et réguliers dans les écoles (qui existent déjà, mais relèvent des communes; ce n'est donc pas assez sérieux; il urge de cantonaliser les bases de l'organisation);
- le remboursement de 50% des frais dentaires (hors orthodontie) pour tous les enfants jusqu'à 18 ans, quelle que soit la situation financière de la famille;

– des aides financières pour les adultes lorsque les frais dentaires dépassent un certain pourcentage du revenu;

– de nouvelles mesures préventives pour les personnes âgées en EMS ou bénéficiaires de soins à domicile, depuis 65 ans.

On sait que la santé bucco-dentaire dépend fortement de l'hygiène quotidienne. C'est donc un domaine où la responsabilité personnelle importe avant tout. On irait à fin contraire en récompensant la négligence. Il est vrai que la facture du dentiste, occasionnellement, peut se révéler lourde, voire trop lourde pour certains patients. C'est pourquoi on a mis en place, il y a quelques lustres, une aide possible du Fonds cantonal pour la famille, alimenté par les caisses d'allocations familiales, donc par les employeurs. C'était un progrès social, mais trop bien ciblé pour constituer une véritable « avancée sociale » selon le goût des Roses-Rouges. Ces derniers sont

donc en passe de faire triompher le régime de l'irresponsabilité subventionnée.

Qui donc paiera? Le Conseil d'Etat se tourne, une fois de plus, vers la vache à lait patronale, en proposant un supplément de la cotisation sociale (AF, etc.) sur les salaires; pour la xième fois on nous ressort que cela coûte si peu, « par salarié occupé, le prix d'un café par mois », toujours ce café qui est devenu le symbole des abus du fisc. Mais cela ne suffira pas et le gouvernement pense à taxer d'autres boissons pour se faire du liquide: les boissons sucrées, jusqu'à 30 centimes par litre, perçus auprès des grossistes alimentant les détaillants du Canton. Ces limonades, fussent-elles agréables au goût, ne sont peut-être pas très bonnes pour la santé; la multitude le comprendra, admettra la sollicitude officielle, et le tour est joué. C'est ainsi qu'en salant la note du contribuable, l'Etat se sucre lui-même – mais gare à son obésité!

Jean-François Cavin

Il faut lire Jérôme Leroy

Un peu tard dans la saison est le dernier, peut-être le meilleur roman de Jérôme Leroy. L'ouvrage vient de sortir aux éditions de La Table Ronde. Cela annonce déjà la couleur. Cette maison parisienne a gagné ses quartiers de noblesse en publiant les Hussards, Michel Déon, Roger Nimier, Antoine Blondin et Jacques Laurent. Parallèlement, elle publiait les «sages» de la droite littéraire de l'époque: Montherlant et Morand.

Parfois qualifié de néo-hussard, le style de Leroy n'a rien à leur envier. Percutantes et rapides, les ouvertures de ses romans ne se laissent pas oublier. Dans *Le Bloc*: «Finalement, tu es devenu fasciste à cause d'un sexe de fille»¹; dans *La Minute prescrite pour l'assaut*: «Kléber rencontra Sarah peu avant la fin du monde»²; ou encore dans *L'Ange gardien*: «On veut tuer Berthet. C'est une assez mauvaise idée.»³ Son style fait plus l'unanimité que ses options politiques.

Jérôme Leroy rend le journaliste perplexe. Tapez «Jérôme Leroy écrivain» sur Google et la seconde image proposée montre un Leroy blotti contre sa femme, à quelque banquet de la Fête de l'Humain⁴. Son blog (étrangement hébergé en Suisse), *Feu sur le quartier-général*, nous révèle un marxiste bien charpenté, n'hésitant pas à défendre Poutou contre Fillon et Le Pen: «Ils peuvent toujours appeler au secours Bouvet ou Zemmour, ou d'autres chiens de garde qui aiment les pauvres tant que les pauvres s'en prennent à l'Arabe, au pédé, aux avortées, (et surtout pas aux patrons), ils peuvent continuer de mal lire Orwell ou Pasolini»⁴.

Mais surprise! Son blog reprend ses chroniques pour le journal *Causeur*, d'Elizabeth Lévy, volontiers qualifiée de néo-réac. Car tout communiste qu'il soit, un bon bout de chemin peut être fait avec Leroy. Qui ne manquerait sans doute pas – et à juste titre – de rigoler d'une telle récupération; se moquant au passage de ceux qui le traitent de rouge-brun. Il leur répondra à raison que l'auteur n'est pas le narrateur. Mais sa seule passion des nuances le rend déjà suspect à ses contemporains.

Son ennemi politique semble être la postmodernité. Il n'a de cesse de dé-

Levinas à Saint-François

On a donné une *Passion selon Marc* de Michaël Levinas, à l'Eglise Saint-François, le soir du 12 avril dernier.

La musique de Levinas est tellement exécrable et le texte rendu si inintelligible qu'on se demande si l'auteur, répondant à la commande d'une œuvre censée célébrer les 500 ans de la Réforme, n'a pas voulu justifier par ses tonitruements les propos malveillants tenus par Luther à l'égard des juifs. Ainsi s'expliquerait, au terme de la *Passion*, la beauté insolite des airs chantés par une seule voix pure, sans chœur et sans orchestre, sur les poèmes de Celan, de retour de l'enfer.

D. L.

noncer le virage sociologique et doctrinal du début des années huitante: apparition du Sida, choc pétrolier et «tournant de la rigueur» mitterandien de 1983. Avec une obsession, parfois lassante admettons-le, il regrette le «Monde d'avant», pour décrier le «Monde d'après», né de la destruction des structures traditionnelles et de classe. Les ruines de cette destruction sont pour Leroy le terreau favori de l'extrême droite.

Le lecteur politique lira avec délectation les pages où ses personnages attaquent l'idéologie dominante: le libéralisme et son nouvel ordre moral, son hygiénisme mortifère, sa festività obligatoire, où les régressions économiques sont fardées des atours de la coolitude. «On en était arrivé à l'époque d'Airbnb, où une population paupérisée qui ne voulait pas admettre sa paupérisation laissait loger des inconnus du monde entier chez elle et faisait de même chez les autres. Pas étonnant que tout se soit écroulé aussi vite: on faisait passer pour «sympa» ce qui était une obligation économique, comme les colocations, qui ne sont jamais qu'un internat pour adultes.»⁵ Toute la postmodernité est dans ces quelques lignes: la consommation des voyages *low-cost*, le globe-trotisme obligatoire, la perpétuation de l'adolescence qui est le refus de la responsabilité.

L'idéologie atteint son paroxysme dans le décor même de la majorité des romans de Leroy. On y découvre une France en proie au chaos et à la guerre civile. Dans les banlieues agissent en sous-main des milices privées fusionnées en escadrons de la mort avec la police nationale. Une crise écologique, reproduisant chaque année de mars à octobre une effroyable canicule, aggrave l'ensemble du tableau. Il s'agirait du «stade suprême du capitalisme, qui n'est pas, contrairement à ce qu'avait cru Lénine, l'impérialisme, mais l'apocalypse»⁶.

Cet inquiétant décor voit surgir plusieurs personnages archétypaux. La figure centrale de plusieurs romans est un écrivain, ancien professeur de lycée dans le Nord. Leroy le décrit habillé comme un conseiller du président Kennedy, coupe en brosse, chemise *brooks brothers*, *penny loafer* aux pieds; des *Weston* le plus souvent, restons français! Il est souvent – l'auteur le reconnaît – une caricature de Leroy lui-même.

Communistes, ils regrettent la désertification des banlieues rouges. La technocratie pompidolienne les afflige. Le bling-bling de Sarkozy les déprime.

Ils vouent au bobo une haine féroce. Ils accusent cette génération de prendre pour «authentiques» des standards commerciaux globaux, à commencer par le bordeaux parkérisé. Car l'alcool tient une place de choix dans le monde de Leroy. Chez lui, le chablis s'avale au magnum, les Carmélites Triples arrosent les bavettes de bœuf et le Bushmill Malt se boit en conduisant, si possible un beau cabriolet grillant ses dix litres. Consommer l'alcool à outrance est une manière d'affronter

l'hygiénisme ambiant, et d'oublier que le monde s'engloutit.

La petite immigrée de banlieue – que le narrateur trouve héroïque lorsqu'elle fait ses devoirs «le plus souvent dans des appartements surpeuplés où des grands frères qui ne foutaient rien les prenaient pour des boniches et voulaient «surveiller leurs fréquentations»» – aussi, est une figure récurrente. Dans *L'Ange gardien*, Leroy la décrit devenant ministre grâce à la protection distante d'un agent spécial du ministère de l'intérieur. Reprenant la trame de *L'Ensorcelée* de Barbey d'Aureville, Jugan⁷ met en scène une beurette tombant sous le charme d'un ancien d'*Action rouge* (entendons *Action directe*), défiguré et sortant de prison.

On croisera parfois une jeune femme officier de gendarmerie, belle, sportive et cultivée, amante de colonel ou fille de général, incollable sur les armes à feu – autre passion de Leroy⁸. Son éducation lui a généralement épargné de sombrer dans les travers de sa génération. Surtout, ces femmes tombent amoureuses, pour de vrai. Entre crises des banlieues, et consumérisme, l'amour est peut-être encore la plus tragique victime de la postmodernité. Ne sommes-nous pas tous comme le



Remplacer l'électorisme partisan par des journées portes ouvertes durables

C'est le principal sujet du moment: les élections. Le résultat ne laisse pas planer un immense suspense, mais tout le monde se mobilise néanmoins et l'on ne voit quasiment plus un réverbère, plus un pilier, plus une palissade, plus une clôture de notre Canton qui ne soit ornée d'affiches électorales.

LE COIN DU RONCHON

Il y en a de tous les partis, y compris de ceux qui prônent volontiers – mais seulement pour les autres – la limitation, voire la suppression de l'affichage publicitaire. Et ceux qui dénoncent le déboisement de la forêt amazonienne ne sont pas en reste pour gaspiller du papier.

Il y en a de toutes les couleurs. Des bleues, des rouges, des vertes, des jaunes. A vue de nez, les rouges semblent les plus nombreuses. Elles émanent d'un parti autrefois révolutionnaire, désormais devenu bourgeois. Bohème, mais bourgeois. Un parti qui recrutait à l'origine chez les ouvriers, mais qui, aujourd'hui, et non loin d'ici, tend plutôt à faire élire des banquiers. Un parti jadis répandu dans les banlieues dites défavorisées,

capitaine Agnès Delvaux, «d'une génération qui a fait disparaître le slow et l'a remplacé par la pornographie»⁹?

Félicien Monnier

¹ Leroy Jérôme, *Le Bloc*, Gallimard, Série noire, Paris 2012. Il s'agit d'une fiction sur l'histoire du *Front national*, appelé *Bloc patriotique* dans ce passionnant polar politique.

² Leroy Jérôme, *La Minute prescrite pour l'assaut*, La Table-Ronde, Paris 2008. C'est une histoire d'amour dans une France livrée au chaos politique, à la pollution et à la l'épidémie.

³ Leroy Jérôme, *L'Ange gardien*, Gallimard, Série Noire, Paris 2014. Thriller politique sur fond d'opérations policières spéciales, décrivant la campagne électorale de Kardiatou Diopp (Rama Yade?) contre Agnès Dorgelles (Marine Le Pen).

⁴ <http://feusurlequartiergeneral.blogspot.ch>

⁵ Leroy Jérôme, *Un peu tard dans la saison*, La Table Ronde, Paris 2017. Le gouvernement constate un phénomène inquiétant: L'Eclipse. Les gens disparaissent parce que le monde les ennuie.

⁶ *La Minute prescrite pour l'assaut*.

⁷ Leroy Jérôme, *Jugan*, La Table Ronde, Paris 2015.

⁸ Nous profitons de cet article pour signaler à l'auteur une infime imprécision technique. Dans *Un peu tard dans la saison* (p. 111), Agnès Delvaux «ramène le chien (d'un pistolet Glock) en position initiale». Il se trouve toutefois que le chien d'un Glock n'est pas manipulable, étant dissimulé sous la carcasse.

⁹ *Un peu tard dans la saison*.

mais dont les affiches inondent en ce moment jusqu'aux quartiers chics de l'Est de la capitale, et même – *horresco referens* – les villages viticoles de Lavaux et les routes de l'arrière-pays rural. Il y a quelques jours, à l'occasion d'une promenade, nous avons été frappé par le caractère incongru d'une de ces sollicitations électorales écarlates posée en bordure d'un champ, un beau champ labouré, avec de beaux sillons larges et réguliers, dont le tableau idyllique était meurtri par cette tache de militantisme urbain posée au premier plan. Et nous nous sommes rappelés ces paroles d'un affreux chant révolutionnaire: «Qu'un sang impur abreuve nos sillons.» Triste programme.

Il est tragique de songer que ce *mitage du territoire* par les affiches électorales n'est motivé, finalement, que par l'orgueilleux espoir d'aller poser son séant dans les travées du nouveau bâtiment de la Cité. N'aurait-ce pas été plus simple, plus économique, plus écologique pour la forêt amazonienne et pour les surfaces d'assolement vauvoises – en un mot: plus durable! – d'aller s'y asseoir brièvement lors de la journée portes ouvertes? D'ailleurs, la généralisation de ces dernières tout au long de l'année ne rendrait-elle pas les élections définitivement inutiles?